

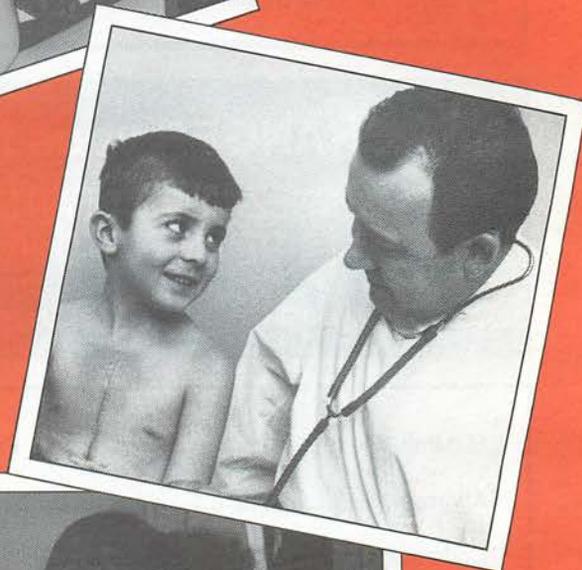
SI VOUS RECEVEZ CETTE REVUE POUR LA PREMIÈRE FOIS, LISEZ PAGE 3

changer

Amérique
centrale

**500 ANS
APRÈS
COLOMB**

page 8



La crise des métiers de vocation

reflet
d'un malaise
de société

Que veut le Réarmement moral?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Telle est la pratique.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçue à l'origine et poursuivie depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, l'action du Réarmement moral se veut ouverte à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

*

Il est possible de soutenir cette action en adressant des dons à l'Association pour le Réarmement moral (68, Bd Flandrin, F - 75116 Paris) ou à la Fondation pour le Réarmement moral (CH - 1824 Caux, Suisse)

CHANGER

Revue publiée par CAUX EDITION pour le Réarmement moral / ISSN: 1017-2874 Commission paritaire de la presse: No 62060

France: 68, Bd Flandrin, 75116 Paris
Tél. (1) 47.27.12.64

Suisse: 1824 CAUX.
Tél. (021) 963.48.21

Responsable de la publication:
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation: Frédéric et Nathalie Chavanne, Christine Jaulmes, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Charles Piguet, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion:

France: Jacques Jaulmes, Max Lasman.
Suisse: Wanda Paulovits, Yolanda Richard.

Société éditrice: Caux Edition S.A.
1824 Caux (Suisse)

Imprimerie: J.P., 69150 Décines (France)

ABONNEMENTS (annuels 11 numéros)

France: FF 120; Suisse: CHF 30.-. Belgique: FB 800;
Canada: \$ 27.-. Europe: FF 130 ou Fr.s. 33.-.
Autres continents: FF 140 ou Fr.s. 35.-.
Prix spécial étudiants, lycéens: demi-tarif.

Verser le montant de l'abonnement:

France: à "Changer" (68 Bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire ou C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse: à "Changer", C.C.P. 12-755-4, 1824 Caux.

Belgique: au Réarmement moral, Av. de la Charmille 14 b 18, B - 1200 Bruxelles. C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec mention "abonnement Changer").

Canada: par chèque bancaire au nom de "Changer", C.P. 322 Ville Mt Royal, Montréal, Québec H3P 3C5.

Zone franc d'Afrique: par mandat ou chèque bancaire de 7000 F CFA (avion) à "Changer" (68, Bd Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T, La Source, France.

SOMMAIRE

4 VOCATION, SERVICE, PASSION. Des notions qui semblent avoir disparu de la vie professionnelle, tant l'homme d'aujourd'hui est porté sur son intérêt personnel et immédiat. Nous avons enquêté auprès de ceux dont le métier semble être un "métier de vocation".

8 Dans une société où tout semble possible, comment faire les bons choix de vie, comment se situer par rapport aux valeurs - et à quelles valeurs? Le livre de Jean Fernand-Laurent, "**LA VOLONTE DE CHOISIR**" est un petit guide éthique qui orientera beaucoup d'entre nous.

10 Quelles questions l'Occident ne se pose-t-il pas au moment du cinq centième anniversaire de l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique? Et qu'en est-il des questions que se posent les premiers habitants de ces terres? Lors d'un colloque au Guatemala, **DES INDIENS S'INTERROGENT SUR LEUR IDENTITE**".

12 Echos d'une rencontre du **REARMEMENT MORAL** en Lorraine

13 Ils ont six enfants, dont trois, trisomiques, sont adoptés. Où l'on découvre **LA VOCATION D'UN COUPLE**.

15 Victime ou vainqueur? Un homme face à ses penchants. **UN TEMOIGNAGE**.

CHANGER vous intéresse?

ABONNEZ-VOUS... FAITES CONNAITRE
LA REVUE AUTOUR DE VOUS

Bulletin à renvoyer à l'une des adresses ci-dessus

M./Mme/Mlle Prénom

Adresse

Code postal Ville

Pays

désire s'abonner à la revue CHANGER à partir du mois de 19 et s'acquittera du montant de l'abonnement dès réception de votre facture.

désire bénéficier d'une prochaine campagne de promotion de la revue.

désire que les personnes dont la liste est ci-jointe bénéficient d'un envoi promotionnel de la revue.

Ci-joint un chèque de F libellé à CHANGER

Date Signature :

PHOTOS: Bureau international du travail: p; 1; Fédération protestante de France: p. 7; J. Gigand: p. 13; L. Lasserre: p.12; J.-J. Odier: pp. 1, 4, 5 et 6; Ph. Odier: pp.8, 9 et 10;

LA SEULE GRANDE PUISSANCE...

Quand le président George Bush dit, dans le traditionnel discours sur l'état de l'Union, que l'Amérique est désormais la seule grande puissance au monde; quand il affirme: "Par la grâce de Dieu, l'Amérique a gagné la guerre froide", il parle pour ses électeurs et pour personne d'autre. Avec une cote en chute libre à dix mois du scrutin présidentiel, il a besoin de rassurer une opinion troublée par la montée du chômage et la poursuite de la récession.

Pour le Français ou l'Européen tant soit peu conscient de sa dignité, ces affirmations sont quand même blessantes. Alors, vraiment, il n'y aurait plus rien d'autre que les Etats-Unis? Le président Bush, hélas, ne dit là que la vérité. C'est la puissance militaire américaine qui a poussé à la désagrégation de l'Armée rouge. L'Europe, on se plaît à le rappeler à tout bout de champ, n'existe pas encore. Nous sommes bien

obligés d'avaler notre dépit et de nous contenter d'une place au deuxième rang.

On peut rêver cependant du jour où les gouvernants, même s'ils parlent pour leur électorat, n'oublieront pas qu'existent d'autres peuples dans le monde, qui ont leur fierté et leur sensibilité.

INCORRIGIBLES, CES FRANÇAIS

A l'occasion du débat qui s'engage en France sur la modification du Code du Travail concernant le harcèlement sexuel, 22% des personnes interrogées dans un sondage ne considèrent pas comme du harcèlement le fait pour un employeur de demander à une candidate à l'embauche si elle serait prête à se mettre nue devant lui! Exactement 24% des hommes, ce qui n'étonne pas outre mesure, mais 20% des

femmes? Une femme sur cinq ne s'émeut donc pas.

Les Français ont toujours fait preuve d'une certaine décontraction dans les rapports hommes-femmes et s'en vantent facilement. A voir le résultat de ce sondage, on peut se demander si, dans ces conditions, même si la loi change, les habitudes vont vraiment changer. Les Français sont décidément des êtres pas comme les autres, ou alors incorrigibles.

MERIDIEN

Si vous recevez "Changer" pour la première fois

Vous allez protester: "Encore un envoi publicitaire!"

Attendez! C'est tout simplement un abonné à notre revue qui a pensé qu'elle vous intéresserait et nous a donné votre nom. D'ailleurs, il vous l'a peut-être déjà fait savoir. Vous recevrez ainsi, après ce numéro, ceux d'avril et de mai.

Une lecture de plus, bien sûr... *Changer* s'intéresse à tout ce qui aide l'homme à comprendre ce monde en pleine mutation, à tout ce qui concourt au changement des mentalités, à tout ce qui met en mouvement les hommes de foi et de conviction. Bonne lecture à vous, et veuillez excuser cette intrusion dans votre boîte à lettres! Nous espérons que vous ne la regretterez pas et que vous serez nombreux à répondre à la sollicitation d'abonnement qui vous sera adressée au mois de mai.

L'EQUIPE DE REDACTION

P.S. Cette promotion va aussi à une centaine d'anciens abonnés qui n'ont pas renouvelé et à qui est donnée une nouvelle chance.

SIGNES...

Notre dernier numéro comportait un témoignage sur le **SALVADOR**, où des accords de paix venaient d'être signés. La guerre civile, qui a duré douze ans, est maintenant officiellement terminée. Des cérémonies ont marqué l'entrée en vigueur, le 1er février, du cessez-le-feu supervisé par les Nations Unies. Les chefs de la guérilla invitent leurs partisans à la réconciliation nationale. Le président du Salvador appelle ses concitoyens à "un gigantesque effort moral et spirituel" en vue de la reconstruction. *Le Monde* écrit: "Depuis la signature des accords de paix, le 16 janvier, le climat a changé du tout au tout."



Claude Sérillon, sur France-Inter, présente depuis la rentrée des faits et des **TEMOIGNAGES** qui ne font pas la une des journaux. Relevons-en deux: un ancien champion raconte comment, après avoir traversé période de chômage et crise de dépression, il a repris le chemin du stade pour aider des jeunes drogués à guérir et à se réinsérer dans la société par le sport. Un "beur" d'une vingtaine d'années explique que deux de ses camarades et lui ont proposé leurs services à la société des autobus de leur ville pour assurer la sécurité des chauffeurs. Ceux-ci, constamment victimes de brimades et d'agressions, ne voulaient plus desservir leur cité. Ces trois jeunes ont réussi à calmer les perturbateurs. Du coup, ils se sont trouvés une occupation et ont obtenu une petite rémunération.

DEVANT MA PORTE

"LEUR" TOUR EIFFEL

Nadia est née dans une famille de dix enfants. Son père, d'origine algérienne, est éboueur à Lyon. Il n'a jamais fréquenté l'école, sa femme non plus. Pourtant, sur dix enfants, six ont décroché le bac et l'un est docteur en lettres. Nadia elle-même travaille dans un organisme d'aide au logement.

"L'intégration, dit-elle, c'est jouer sur les deux tableaux, c'est-à-dire être vraiment Français mais préserver sa culture d'origine."

Récemment, elle a emmené à Paris tout un car de membres de l'association des familles immigrées

de son arrondissement. Tous les âges étaient représentés. "Vivre ce voyage ensemble a complètement réconcilié les générations", ajoute Nadia.

En quelques phrases, nous avons ainsi un raccourci saisissant de ce que peut être l'intégration des immigrés en France, comme la fusion de leurs propres différences. Et l'exemple est loin d'être isolé.

"La plupart des passagers du car, conclut Nadia, n'avaient jamais vu la Tour Eiffel. Au retour, c'était "leur" Tour Eiffel."

JEAN-JACQUES ODIER

... D'ESPOIR

Après le conflit des infirmières françaises

REGARDS SUR LES MÉTIERS DE VOCATION

Septembre 1991: le mouvement revendicatif des infirmières, latent depuis trois ans, rebondit en France pour se durcir par le long campement des militantes devant le ministère de la Santé. L'événement ne ressemble pas à un simple conflit du travail. Il traduit un malaise profond de certaines catégories sociales: celles qu'on pourrait, de façon un peu schématique, qualifier de "métiers de vocation".

Le mot "vocation" ne cache-t-il pas un piège? Nous avons voulu en savoir plus.

Marie-Colette Coudry est infirmière du secteur libéral. Jean-Paul Hendrickx est inspecteur divisionnaire de police. Il est un des responsables de la cellule "communication" des polices urbaines du Rhône. Marie-Josèphe Sublet est députée du Rhône, ancienne travailleuse familiale. Louis Schweitzer est secrétaire général de la Fédération protestante de France. Nous



Mme Marie-Josèphe Sublet, députée du Rhône.

avons interrogé les trois premiers à Lyon, le dernier à Paris. Entremêlées dans les pages qui suivent, leurs réflexions font apparaître quelques utiles points de repère.

Le mot "piège" est celui du pasteur Schweitzer. Il ne veut pas que le terme vocation devienne une excuse invoquée par le pouvoir pour exploiter certaines catégories sociales. *"Il y a ambiguïté à dire par exemple qu'il faut aux infirmières une vocation particulière. A partir du moment où un métier est largement répandu, qu'il n'a pas un caractère extraordinaire et original, c'est le rôle de la société de payer les gens normalement."*

L'héritage religieux

Les infirmières représentent un cas typique. Il y a vingt ans, comme le rappelait Mme Marie-Josèphe Sublet, coexistaient encore dans les hôpitaux les infirmières professionnelles et des religieuses exerçant ce métier au titre de leurs congrégations, donc bénévolement. Ce passé religieux fausse en quelque sorte les données, et la professionnalisation des religieuses infirmières n'a pas vraiment effacé la connotation désintéressée, à la limite de l'apostolat.

Le vocabulaire même est éloquent: *"Des relents de mauvaise conscience, écrivait une infirmière dans Le Monde du 16 octobre dernier⁽¹⁾, rappellent [aux infirmières] que l'amour du métier, la célèbre vocation, n'ont pas de prix. Elles sont capables de payer de leur personne dans les*

tâches, jusqu'aux plus ingrates où elles s'investissent. (...) Longtemps, notre profession est restée prisonnière de son passé religieux qui autorisait le bénévolat, le silence et la totale abnégation."

La politique, une vocation?

Mme Sublet évoque pour sa part la spécificité des professions féminines. *"A cause de la place de la femme dans la société d'il y a quelques décennies, précise-t-elle, les professions féminines n'ont pas été bien considérées. En outre, le déficit d'engagement syndical n'a pas permis la structuration de leurs professions comme cela a été le cas pour les professions masculines. Il est évidemment difficile de militer quand on a la charge de la maison et de la famille. Tout converge donc pour que les professions entièrement féminines restent à la traîne."*

Si le métier de travailleuse familiale, qu'elle a exercé pendant dix ans avant d'assumer l'animation générale de cette profession dans le département du Rhône, n'a pas été pour Mme Sublet le fait d'une vocation, il a bien été le point de départ d'une autre "vocation": son mandat actuel de parlementaire! *"Bien sûr, reconnaît-elle, il serait ambigu de parler de vocation en politique puisqu'existe dans ce domaine le carriérisme de ceux qui se sentent investis d'une sorte de droit au pouvoir. En ce qui me concerne, j'ai trouvé mon métier de travailleuse familiale passionnant. C'était au moment des grandes arrivées de familles immigrées. Je ne me doutais*

(1) "Infirmière: une vocation et un travail", par Sophie Burin.



L'inspecteur divisionnaire
Jean-Paul Hendrickx:
"La réalisation personnelle au
service des autres prime
tout le reste."

nent une prise de conscience de ce qui est au fond de nous-mêmes."

"Totale vocation" est l'expression utilisée par Hendrickx pour son propre cas: "Mon père et mes oncles étaient dans la police. J'ai donc vécu dans les récits, pour moi mythiques - car j'étais enfant - de la police. Je considère ma vocation comme un appel au service de la société. Rencontrer l'homme dans sa vérité, parfois dans sa souffrance, dans sa joie, est l'expérience la plus importante."

pas que des familles puissent vivre dans un dénuement pareil. J'avais d'abord pensé que le syndicalisme suffirait pour améliorer le sort des gens. Mais je me suis aperçu que les problèmes de logement, de taudis et celui de la santé des enfants demandaient un engagement politique. Dans le sens où je vous ai décrit mon itinéraire, on pourrait donc presque dire que c'était une vocation."

sais pas si cela donne de bonnes infirmières. Mais pourquoi pas?"

Evolution identique chez les policiers. "Quand je suis entré dans la police il y a vingt ans, nous dit l'inspecteur divisionnaire Jean-Paul Hendrickx, nous étions à 90% portés par une vocation. Actuellement, on y rentre pour des raisons économiques et de sécurité de l'emploi. Mais, ajoute-t-il, je crois que la police est un creuset qui se charge de transformer celui qui entre par nécessité. Les années façon-

Le moment du choix

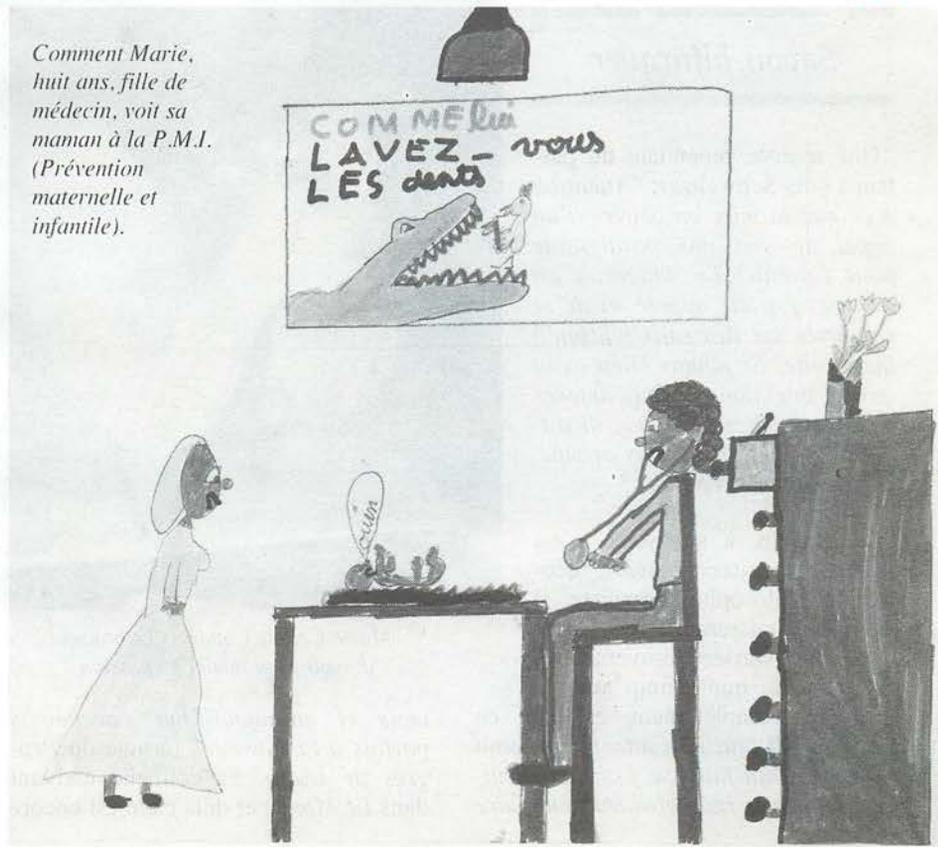
Ces témoignages nous permettent déjà un constat: à l'origine, le mot vocation a une résonance religieuse; mais pour les uns, il est lié à une simple notion de service, pour d'autres à des tempéraments qui les poussent vers les autres. Quand j'ai demandé un jour au facteur de ma rue pourquoi il était resté à son poste, peu rémunéré, alors qu'une place dans l'administration postale lui aurait permis une

La passion au coeur

Sur la page de garde de son cahier de rendez-vous, l'infirmière Marie-Colette Coudry avait noté un jour cette phrase de Stendhal: "La vocation, c'est le bonheur d'avoir pour métier sa passion." Pour elle donc, la vocation ne correspond en aucune manière à une sorte de prédestination. "C'est peut-être la confusion entre ces deux réalités qui est à la base du malaise actuel des infirmières. Ce métier est avant tout un travail, peut-être pas tout à fait comme les autres car il faut certaines aptitudes."

Vocation d'infirmière pour Mme Coudry? Pas plus. Incitée de façon tout à fait fortuite à passer un concours d'entrée à une école d'infirmière, elle a cependant tout de suite éprouvé pour ce métier une vraie passion. "Un certain nombre d'infirmières, note-t-elle, choisissent cette profession parce qu'il faut bien qu'elles fassent quelque chose ou parce qu'elles ont raté leurs études de médecine ou de vétérinaires. Je ne

Comment Marie, huit ans, fille de médecin, voit sa maman à la P.M.I. (Prévention maternelle et infantile).





promotion facile, il m'a répondu: "J'aime les gens." Même son de cloche chez Marie-Colette Coudry, qui voit "l'amour naturel des autres" comme une condition importante de son métier. "On trouve pourtant des infirmières revêches qui arrivent à travailler, reconnaît-elle. En secteur libéral, c'est une question d'offre et de demande."

Toujours est-il que vient un moment, dans la carrière de beaucoup, où vocation et avancement en viennent à s'opposer. Entre les deux plans d'accomplissement de l'homme - financier ou éthique - le choix est alors parfois cruel. Plus fort aura été l'appel initial, plus claire sera la voie à suivre. C'est le cas de l'inspecteur divisionnaire Hendrickx: "Je pense que j'ai atteint le maximum de la réalisation personnelle au service des autres. Pour moi, cela prime tout le reste." Et de citer cette phrase de l'agronome du XVI^{ème} siècle Olivier de Serres, Ardéchois comme lui: "Heureux l'homme qui peut dire, à la fin de sa journée, qu'il a bien labouré son champ."

Savoir bifurquer

Une réserve cependant du pasteur Louis Schweitzer: "Attention à ce que la mise en oeuvre d'un appel ne soit pas paralysante pour l'avenir! Le danger, c'est de dire: j'ai été appelé, et de se retrouver sur des rails... jusqu'à la retraite! Si jamais Dieu avait alors l'intention de vous amener à quelque chose d'autre, dirait-on alors: désolé, je suis occupé, je ne peux pas répondre?"

Le modèle, à ses yeux, c'est Albert Schweitzer: pasteur, théologien, philosophe, organiste, il avait de quoi remplir très largement une carrière universitaire. Et puis, à trente-cinq ans, il bifurque complètement et part en Afrique. "Il faut être attentif, poursuit le pasteur, au fait que l'on doit peut-être bifurquer radicalement pour faire

du nouveau. Sinon, c'est l'institutionnalisation de la vocation."

La reconnaissance publique

Reste cependant la question, primordiale, de la reconnaissance des "métiers de vocation" de la part de l'Etat comme de la part du public. "Il est difficile d'être reconnu comme travaillant sur la misère humaine", pense Jean-Paul Hendrickx, mais le combat pour cette reconnaissance a un sens en ce qu'il permet, non pas d'être connus comme des héros, mais de pouvoir continuer à exercer ces métiers." Evoquant ses conditions de travail, une infirmière libérale renchérit: "Je n'ai plus les moyens de faire consciencieusement un travail que j'ai

plus tranchante: "Tant que le problème de fond des salaires ne sera pas courageusement et radicalement pris en main, toutes les mesures dites d'amélioration des conditions de travail ne seront que feux de paille. Elles n'éviteront pas que se reposent prochainement, en termes encore plus criants, les problèmes des manques d'effectifs, des démissions d'infirmières, de l'amertume et de la frustration de soins exécutés dans la précipitation du fait d'une charge de travail de plus en plus pesante."

"Il est grave, affirme Louis Schweitzer, que les métiers dits à vocation, principalement l'enseignement et les soins, soient des métiers sous-évalués. Voilà des gens, en particulier les instituteurs, qui ont un métier capital pour l'avenir de nos enfants et de la nation et qui, socialement, se retrouvent tout en bas de l'échelle. Si le mot vocation est employé pour résoudre ce problème, je trouve que c'est malhonnête."

Dérive

L'Etat et la société française dans son ensemble doivent reconnaître que les professions en question ont été laissées à la dérive. Mais comment faire quand on sait que la remise à plat de la grille des salaires de la fonction publique s'est toujours heurtée à d'énormes résistances. Il est clair que la France, dans ce domaine, est mal partie, vu l'ampleur des disparités tout comme la pesanteur des avantages acquis. Une refonte de la grille a cependant été amorcée pour les emplois territoriaux (communes, départements, régions), et Mme Sublet estime que cela va dans le bon sens, mais que, "devant les lettres de protestation et d'indignation qu'on reçoit, il est devenu impossible de savoir ce qui est justifié ou non". Dans le cas des infirmières, elle regrette que la presse ait braqué tous les projecteurs



Marie-Colette Coudry: "Le bonheur d'avoir pour métier sa passion."

mais et qu'aujourd'hui j'accomplis parfois à la sauvette" (article du Progrès de Lyon). Sa collègue écrivant dans *Le Monde* et déjà citée est encore

UN POINT DE VUE DE CHRÉTIEN

Dans le cadre de notre enquête sur les métiers de vocation, Changer s'est entretenu avec Louis Schweitzer, pasteur baptiste, secrétaire général de la Fédération protestante de France.

Louis Schweitzer: La vocation pré-suppose l'intervention d'un élément extraordinaire, plus précisément d'un appel. On se lance dans quelque chose sans très bien savoir quoi. Cela peut être la création de quelque chose de neuf, qui sera discerné comme un appel intérieur.

■ Notre société manque-t-elle d'esprit de vocation ou d'esprit de service?

- Plutôt d'esprit de service. C'est l'autre sens du mot vocation. Pour les travailleurs sociaux, je fais la différence entre ceux qui s'engagent au service d'une association, par exemple ATD-Quart monde, vont vivre dans une tour HLM, affrontent problèmes sociaux et tensions et gagnent un salaire dérisoire et, d'autre part, le travailleur social normal: c'est son boulot et puis c'est tout.

L'absence d'esprit de service est liée à la mentalité ambiante de repli sur soi, sur ses intérêts, sur le privé. Il fut un temps où l'on pensait - et c'était ambigu et dangereux - réformer la société avec de grands sentiments. Cela pouvait aboutir à des attitudes apocalyptiques. N'empêche que c'était l'époque où certains se lançaient dans de grands projets et étaient prêts à se donner. Cela existe encore aujourd'hui, surtout dans le domaine social et humanitaire (voyez Médecins du monde par exemple). Beaucoup est fait, et par des gens extraordinaires, mais c'est insuffisant.

La vocation peut ne pas être un appel extérieur venant de Dieu, mais l'appel de tout ce que je suis me poussant vers une tâche. La dimension intérieure et la dimension extérieure sont profondément imbriquées.

■ Comment voyez-vous la vocation de pasteur dans la société d'aujourd'hui?

- On assiste à une banalisation de ce type de vocation. Il fut un temps où l'on mettait énormément en valeur la

vocation pastorale. Le mot même de vocation devenait dangereux, parce qu'il faisait de celui qui l'avait reçue une espèce de super-chrétien, séparé des autres. Cela a diminué aujourd'hui et l'on voit plus dans le pasteur quelqu'un qui répond à une vocation particulière, parmi d'autres. Je suis gêné quand on dit que les pasteurs sont des gens "appelés par Dieu", parce que je



Le pasteur Louis Schweitzer

crois que tout chrétien reçoit de Dieu une vocation. Tout chrétien se doit d'être à l'écoute, de discerner la vocation à laquelle il est appelé. Le ministère pastoral, c'est une vocation au sein du peuple de Dieu, mais ce n'est pas LA vocation. Même le chrétien qui n'a aucun rôle particulier, aucun ministère dans l'Eglise, n'est pas dispensé de chercher à discerner ce à quoi Dieu l'appelle vis-à-vis de la société, dans son travail. Pour moi, le chrétien, par définition, a une vocation.

Autant j'aime réduire le poids de la vocation à l'extérieur de la sphère religieuse, autant, à l'intérieur, je la généralise.

En fait, il y a deux possibilités: soit Dieu force la porte, quelque chose s'impose à vous de manière non volontaire, soit c'est une question d'attention et de formation: c'est la personne qui va chercher à discerner ce qui est au fond le chemin normal. Tout le monde n'a pas le genre de

vocation que Paul a eue sur le chemin de Damas. Il vient un moment où, soit parce qu'on est chrétien, soit parce qu'on a une certaine conception de l'humanité, on peut se mettre en recherche de ce à quoi on est appelé dans diverses situations.

■ Comment cela s'est-il passé pour vous-même?

- J'ai découvert l'évangile alors que j'étais étudiant en médecine. Il m'a fallu alors être cohérent avec moi-même, extérieurement et intérieurement, et prendre un engagement total qui, pour moi, impliquait le pastorat. Je peux imaginer quelqu'un qui ferait la même expérience, mais déciderait de vivre cette vocation dans la médecine ou ailleurs. Pour moi, ce fut l'idée du service de l'Eglise, plus que de Dieu, que l'on peut servir de toutes sortes de manières.

■ Comment se manifestent les vocations?

- C'est aussi varié que les gens sont variés. C'est comme la démarche de la conversion. Par exemple, celle qui est devenue ma femme était étudiante en médecine en même temps que moi. Nous nous sommes convertis à peu près en même temps, dans le même cadre. Mais pour elle, à cause de son tempérament, cela a été un chamboulement total. Elle pourrait presque vous dire le jour et l'heure. Pour moi, cela a été une évolution sur plusieurs mois. Mais cela revient au même. Mon évolution a eu un début, puis on se retrouve ailleurs. Une conversion brutale doit être gérée après. Une fois que le changement s'est produit, on passe plusieurs années à le gérer et cela n'est pas forcément facile. Pour la vocation pastorale, c'est un peu la même chose.

L'attention à Dieu et aux autres constitue l'axe central de toute vocation chrétienne. ♦

Propos recueillis par
PHILIPPE LASSERRE

L'Amérique latine 500 ans après Colomb

DES INDIENS FACE À LEUR RECHERCHE D'IDENTITÉ

Il y a cinq cents ans cette année, selon nos livres d'histoire, Christophe Colomb, à bord du navire La Pinta, découvrait l'Amérique. Ce fut le début d'une ère fastueuse pour l'Espagne, puis pour le Portugal, dont les empires coloniaux ont dominé pendant un temps leurs voisins européens. Les descendants de civilisations autochtones du Nouveau-Monde souvent soumises alors par la violence ne portent pas sur cet anniversaire, on le sait, le même regard que les Européens.

D'où l'intérêt du séminaire auquel a assisté au Guatemala Philippe Odier, coopérant français en Amérique centrale. Des indigènes guatémaltèques réunis avec des spécialistes, y ont amorcé une réflexion sur leur propre identité et sur la contribution qu'ils pourraient apporter à leur pays.

"C'est il y a quelques années seulement que j'ai entendu pour la première fois des indigènes parler des indigènes dans un séminaire." Hector Rosada, l'homme qui s'exprime ainsi, est le directeur d'un institut de recherche au Guatemala⁽¹⁾ et nous accueille pour des journées de réflexion passionnantes. "Je me suis rendu compte alors de toute la richesse que nous perdions en nous cantonnant à des réflexions entre sociologues, anthropologues, ethnologues, sur une réalité dont nous ne faisons pas partie. C'est ce qui nous a poussés à organiser cette première rencontre avec des membres des communautés indigènes désireux d'entamer une réflexion de fond."

Mécanismes d'exclusion

L'initiative est la première du genre. Elle ouvre un nouveau volet de recherches sur la réalité nationale. Réalité déjà bien

(1) L'INIAP, institut national de recherche et d'autoformation politique, est un organisme indépendant créé il y a quatre ans au Guatemala. Financé par des fondations européennes, il élabore des cursus de formation parmi les catégories populaires du pays: paysans, syndicats, habitants des bidonvilles.

complexe, toujours selon Hector Rosada, qui poursuit son introduction avec une analyse de la situation du pays.

Le capitalisme, qui semble pour l'instant être la solution "la moins

mauvaise" dans les pays occidentaux, constitue d'après lui le principal obstacle au développement lorsqu'il est mis en pratique dans un pays où existent de fortes inégalités, car il ne contribue qu'à aggraver un mécanisme d'exclusion et d'exploitation. La concurrence dans ces zones pauvres exacerbe les tensions: on en vient à espérer un gel au Brésil pour que la production nationale de café puisse rapporter assez!

L'identité indigène

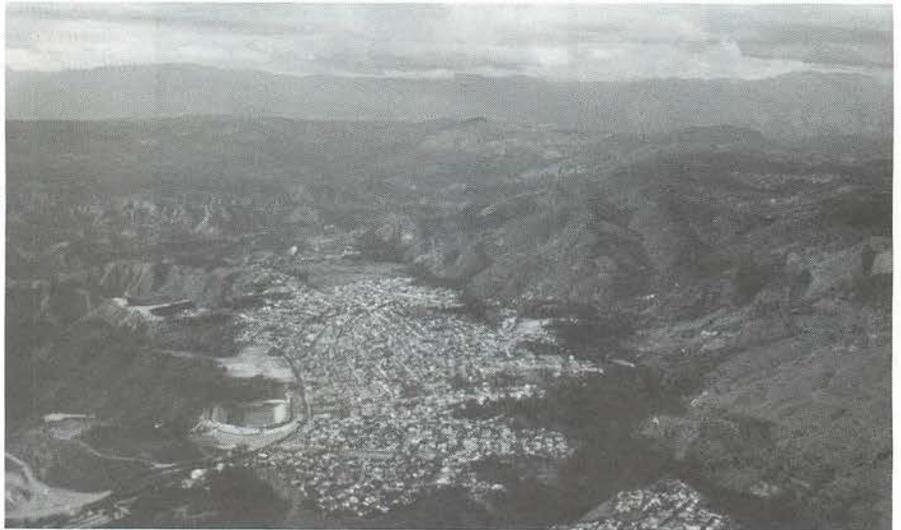
Sur le plan social, on commence à suivre l'exemple de certains pays d'Amérique du Sud où le phénomène de marginalisation d'une partie de la société est maintenant accepté comme normal. Les gouvernements, quels qu'ils soient, se trouvent devant une impasse. D'autre part, au niveau politique, la guérilla, qui dure depuis des décennies, a eu pour seul effet de militariser l'Etat, sans aucun résultat positif. La société guatémaltèque, "coïncidence forcée de divers morceaux", reste une société fondamentalement divisée. "Il s'agit donc, conclut-il, de considérer la question que nous allons étudier comme une question nationale et non comme une question spécifiquement indigène."



L'arrivée des Conquistadors est représentée ici sur ce cerf-volant avec le texte que voici: "500 ans d'exploitation, de discrimination et de spoliation. Appel est lancé à la lutte de tous les peuples pour qu'aucun ne reste à la traîne."

Venons-en, précisément, à la question de l'identité indigène. L'histoire, avec son hispanisation forcée, ses déplacements de populations, ses implantations catholiques et protestantes - grand facteur de division, selon l'un des responsables indigènes présents - pèse lourd dans l'héritage actuel de ceux que l'on appelle encore les Mayas, du nom de la civilisation dont ils sont issus. Mais elle n'est pas la seule responsable: les mentalités, aujourd'hui encore, sont empreintes de néo-colonialisme.

On "fête" cette année le cinq centième anniversaire de la découverte du continent américain par Christophe Colomb. Certes, on déplore les massacres, les conversions forcées, la destruction de cultures très anciennes. Mais, dans les esprits, autant en Europe que parmi la population non indigène sur place, y a-t-il eu une réelle évolution? Il suffit de consulter un livre d'histoire, espagnol, français ou même guatémaltèque, pour voir que le mythe de la *conquista* "pour le bien des sauvages" n'est pas mort. Le mal a des racines profondes.



Une vue aérienne de Guatemala, capitale du pays.

par ce néo-colonialisme: utilisation pour mes loisirs d'un permis d'exemption d'impôts prévu pour les frais spécifiques à mon travail, sentiment toujours plus ou moins conscient que ma propre manière de faire est plus efficace que la manière locale, conscience renouvelée de mon droit à plus d'égards en tant qu'étranger venu "aider" le pays.

Tout cela est aggravé, les indigènes présents l'ont reconnu, par le fait qu'eux-mêmes se complaisent souvent dans un sentiment d'infériorité et acceptent cette version néo-colonialiste de leur propre réalité: *"Mes parents ne m'ont pas enseigné leur langue, dit l'un, de peur que j'en souffre à l'école - Les non indigènes se moquent de nous, ajoute un autre, mais nous leur donnons nous-mêmes les moyens de se moquer."*

Heureusement, peu à peu, une évolution des mentalités se fait sentir. Chez les non indigènes d'abord. Hector Rosada, dans une analyse d'articles parus récemment, a fait valoir les indices montrant que, même chez des personnalités peu enclines à la complaisance envers les Mayas, certains faits d'histoire jusque-là "oubliés" étaient enfin reconnus, même implicitement.

L'évolution des mentalités

Moi-même, Français travaillant au Honduras, pays voisin du Guatemala, je me suis aperçu, à la lumière des réflexions qu'a suscitées en moi ce séminaire, que nombre de mes comportements quotidiens étaient dictés



Quelques-uns des participants au séminaire de l'INIAP.

Le "pourquoi" de la tradition orale

Du côté des indigènes, tout un travail de rencontre avec leur propre réalité, leur propre culture, est en train de se faire. Jésus Garcia-Ruiz, anthropologue guatémaltèque travaillant pour le CNRS (centre national de la recherche en France), a ainsi exposé les travaux qu'il avait menés avec des instituteurs locaux pour retrouver, par l'étude de certaines langues mayas, tout un pan de la culture de ce peuple qui a été perdu parce que, depuis des siècles, seul le "comment" a été transmis dans la tradition orale, et plus le "pourquoi".

"Ainsi, nous dit-il, le mot "soigner", en langue quatchiquel, se traduit très joliment, littéralement, par "faire entrer le temps à l'intérieur de quelqu'un", ce qui nous donne une





Des représentants indigènes au colloque.

>>>

indication intéressante sur la conception philosophique de la médecine traditionnelle dont seules les recettes pratiques ont été transmises."

Rôles d'avenir

Certains indigènes ont exprimé avec beaucoup de lucidité et d'humilité la perception qu'ils avaient de leur rôle futur. Guillermo, responsable de l'Académie des Langues mayas, nous explique: "Nous ne pouvons pas faire d'erreur; le monde (presse, universités, gouvernement) nous attend. Si nous devons en faire deux fois plus pour prouver ce que nous valons, eh bien, faisons-le! Nous ne devons nous lancer ni dans un mouvement séparatiste ni dans une confrontation. Notre but doit être de nous réaliser au sein de la diversité.

"Il est encore trop tôt pour prendre des postes dans l'administration centrale, même s'ils nous sont offerts, car nous aurions les mains liées. J'ai moi-même récemment refusé un poste, pourtant très lucratif, de directeur de service dans un ministère, car je savais que je ne pourrais contribuer autant que je le fais maintenant au développement de la culture maya, du fait de l'immobilisme hérité de la période totalitaire dont nous sortons à peine.

"Nous devons agir en tenant compte à la fois des réalités de notre peuple, qui nous échappent encore souvent, et de la logique politique de ceux qui sont en face de nous. C'est pour cela que nous avons un grand besoin de formation politique, afin de ne pas

paraître comme simples revendicateurs mais comme de réels interlocuteurs sur l'échiquier politique."

Toutes ces discussions, poursuivies, malgré les divergences d'opinions, dans un calme et une atmosphère d'écoute remarquables - dont nous, Français, avons beaucoup à apprendre - m'ont fait comprendre la coexistence de plusieurs logiques: un chercheur formé en Europe, comme Jésus Garcia-Ruiz, même s'il est guatémaltèque, fait preuve d'une logique que je saisis tout à fait mais qui a pu, on l'a constaté, heurter un vieil indigène, malgré la meilleure volonté du monde de part et d'autre. Comprendre cette divergence est important. Le rôle d'un séminaire comme celui-ci est justement d'aider chacun à en prendre conscience.

Au terme de ces journées de réflexion, l'un des collaborateurs de l'INIAP a proposé quelques lignes de recherches pour son institut: mieux connaître l'histoire, identifier chez les indigènes eux-mêmes les formes d'aliénation, étudier les conséquences de la modernisation appliquée à la culture maya, découvrir les facteurs qui empêchent l'identification entre indigènes et non indigènes. "Vous voulez découvrir votre réalité, dit un autre chercheur, eh bien, nous sommes prêts à vous aider, à mettre nos moyens et nos ressources à votre service mais c'est à vous, et à vous seuls, qu'il revient d'amorcer le travail. N'étant pas nous-mêmes des Mayas, nous ne pouvons pas être la graine qui donnera naissance à la fleur, tout au plus la feuille qui la protégera pendant sa maturation." ♦

PHILIPPE ODIER

Il est à la mode - une bonne mode d'ailleurs - de parler des "valeurs" dont le monde aurait besoin pour progresser. Malheureusement, on en parle à tort et à travers. Peu de gens se donnent la peine de pousser plus loin leur réflexion et de se demander ce que sont ces valeurs, quelle incidence elles ont sur le comportement des individus et comment leur donner vie et élan.

L'essai de Jean Fernand-Laurent tombe à point. Car cet homme fut un acteur de la société humaine avant d'en être un observateur. Riche de cette expérience, il voudrait aider les acteurs d'aujourd'hui et de demain "à se situer par rapport à certains faits de société et par rapport à certaines formulations courantes, telles que le concept des droits de l'homme. Par rapport aussi aux trois objets principaux de nos désirs: le sexe, le pouvoir et l'argent."

Modeste, Jean Fernand-Laurent ne parle guère de lui-même. Il fut pourtant ambassadeur de France auprès de l'UNESCO, puis des Nations Unies à Genève, ce qui lui a donné une connaissance approfondie des grands dossiers qui nous concernent tous de près ou de loin. Il vit sa retraite dans un haut village du Valais suisse dont il descend chaque fois que c'est nécessaire pour faire bénéficier de son amitié et de sa compétence des organisations non gouvernementales ou le centre de conférences du Réarmement moral à Caux.

Cet ouvrage met en valeur les choix à faire pour que la vie puisse pleinement se vivre. "La volonté de choisir" résume donc la conviction profonde qui anime son auteur et inspire ces pages.

D.M.

La volonté de choisir, par Jean Fernand-Laurent, Ed. Ouverture, prix: 80 FF. 23,50 CHF. Disponible à nos adresses.

LA VOLONTÉ DE CHOISIR

Extraits du chapitre "Conscience ou consensus" du livre de Jean Fernand-Laurent

Une des caractéristiques de notre époque est que la multiplication des possibilités de faire est accompagnée par l'absence d'un consensus sur ce qu'il est souhaitable de faire. Les valeurs traditionnelles, auxquelles on se référerait par habitude plutôt que par conviction, ne sont plus vivantes. Elles ont perdu à ce point leur autorité qu'il paraît vain d'essayer de les remettre en honneur. Du reste, reposant sur un patrimoine culturel acquis, elles n'étaient pas assez inventives pour permettre d'affronter les situations nouvelles provoquées par le progrès.

Le siècle de l'éthique

L'abondance de valeurs résiduelles, disparates et contestées, vestiges de modes de vie périmés et d'idéologies en perte d'adhérents, valeurs que l'on n'oserait plus enseigner, équivaut à un vide de la conscience morale collective. Si bien que, recherchant une morale pour survivre, il nous faut partir de zéro. Ce qui est peut-être une chance plutôt qu'un handicap. Reconstruire un consensus moral avec la participation de tous ceux qui se sentent concernés peut être un grand dessein très valable pour la présente génération. Selon le sociologue Alain Touraine, nous entrerions ainsi dans le siècle de l'éthique, après avoir vécu dans celui du politique, puis dans celui de l'économique.

La morale est impopulaire. Elle a été rejetée par-dessus bord. Pourtant, une génération morale demande une moralisation de la vie publique. Ce paradoxe déconcertant ne peut être dépassé que par une vision unitaire de l'homme - personne unique en même temps qu'être social - et de l'éthique. De même qu'on ne saurait découper l'homme en tranches, on ne saurait tronçonner l'action humaine et proposer une morale dont seraient exclus des domaines réservés. On ne concevrait plus, aujourd'hui, une morale publique dont serait exclu le domaine réservé de la "raison d'Etat". On ne devrait pas davantage pouvoir concevoir une moralité des relations humaines dont serait exclu le domaine réservé de la liberté des mœurs. Si l'on parvient à réinventer une morale, elle devra être co-extensive à la vie.

Voulons-nous choisir?

C'est dans tous les secteurs de ce qu'on appelle la "modernité" qu'entre plusieurs routes possibles, l'heure est venue de choisir. Mais voulons-nous vraiment, pouvons-nous et savons-nous choisir? La question se pose pour toute collectivité. Elle se pose aussi pour toute personne qui se voudrait autonome.

Soyons clairs: il n'y aura pas de projet commun éthique, il n'y aura pas de contrôle éthique des applications de la

science et de la technique, il n'y aura pas de moralisation de la vie publique, il n'y aura pas un minimum de qualité dans les médias audiovisuels, si au départ il n'y a pas chez la majorité des citoyens le goût, le désir et la volonté de choisir. Pour le citoyen, dire: "Je n'ai pas les éléments suffisants pour juger", c'est se démettre, c'est s'en remettre pour la qualité de notre vie et celle de nos enfants entre les mains de ceux, assez rares, qui détiennent à la fois le savoir, l'argent et le pouvoir. (...) Il nous appartient de cultiver en nous et d'encourager chez ceux qui nous entourent la faculté et la volonté de choisir. (...)

Mais du goût et du désir de choisir, il y a encore loin au choix effectif de l'action appropriée. Encore faut-il, en effet, être capable de choisir. Que faut-il donc pour en être capable? (...)

Parapluie ou boussole?

La nature a mis en nous un organe de discernement qui est comme une boussole nous permettant de distinguer le bien et le mal. Cet organe commun à tous les êtres humains, c'est la conscience - pour être précis, la conscience morale. (...)

Ce qui ont l'habitude de se servir [de cette boussole] la perçoivent plutôt comme une voix intérieure, qui parle quand on l'écoute. (...) "Tant que l'homme, écrivait Simone Weil, tolère d'avoir l'âme emplie de ses propres pensées, de ses pensées personnelles, il est entièrement soumis, jusqu'au plus intimes de ses pensées, à la contrainte des besoins et au jeu mécanique de la force. Mais tout change quand, par la vertu d'une véritable attention, il vide son âme pour y laisser pénétrer les pensées de la sagesse éternelle." (...)

En fait, l'exercice bien compris de la vie morale consiste beaucoup moins à remâcher nos erreurs qu'à inventer des conduites nouvelles chaque fois que nous sommes placés devant une situation nouvelle. L'éthique ne consiste pas à avoir des réponses toutes prêtes comme des parapluies que l'on pourrait ouvrir à la première averse; elle consiste à être responsable de nos actes, notamment dans les cas où nous n'avons pas de réponse toute prête. C'est un travail de l'esprit qui peut être passionnant et enrichissant pour soi et pour les autres. Par lui, nous ne sommes pas uniquement déterminés par ce qui est génétique, hormonal, environnemental, économique, politique ou social. Par lui, nous orientons nous-mêmes notre vie, choisissons un certain style de vie et nous faisons responsables de nous-mêmes et de ce qui nous entoure.

(Intertitres de la Rédaction) ◆

VERS QUELLE EUROPE ALLONS-NOUS?

L'Europe avance. Mais si sa construction se fait peu à peu sur le plan des structures, (ouverture des frontières, monnaie, politique étrangère, défense, conditions de travail, couverture sociale), il lui reste à créer chez le simple citoyen une adhésion du coeur. C'était l'une des ambitions de la dernière rencontre du Réarmement moral qui s'est tenue fin janvier en Lorraine que de répondre à cet impératif. Soixante cinq Français et Allemands y participaient.

prises, parmi lesquelles de nombreuses entreprises étrangères, huit établissements scolaires, dont un institut franco-allemand qui a mis en place un cursus qui se fait en partie en France, en partie en Allemagne.

Mais acquérir une conscience européenne, c'est aussi porter dans son coeur les préoccupations de ses voisins. Les Allemands venus de l'ex-RDA ont décrit ce que signifie pour eux une économie qui s'ef-



Ci-dessus, l'ermitage Saint-Jean à Metz, où s'est tenue la rencontre. Ci-contre, le parlementaire et ancien ministre Jean Laurain s'adresse aux participants.



Le fait de se retrouver en Lorraine, région qui, par sa géographie, son histoire, son économie, sa culture, est un carrefour, est significatif. Soixante pour cent de son commerce se fait avec les pays riverains, soixante quinze pour cent avec l'Europe. En raison peut-être des terribles et incessantes restructurations auxquelles son industrie a été soumise depuis 30 ans, les Lorrains ont dû apprendre à penser en fonction d'un environnement économique plus vaste. Des habitudes transfrontalières semblent acquises, sans doute à l'image de ce que nous connaissons d'ici quelques années, en tous les cas à l'image de ce à quoi nous devons nous préparer.

La technopole de Metz, où les participants ont été reçus, concentre 140 entre-

prendre par pañs entiers. "Ce que vous devez comprendre, a dit l'un d'eux, c'est que le chômage n'a pas la même signification pour vous que pour nous. Pour nous, l'entreprise était tout. Nous étions logés dans des petits logements, sans vie associative, sans foi, sans religion, sans cercle d'amis. L'entreprise organisait tout, les fêtes comme la vie quotidienne, prenant les enfants en charge pendant que les parents travaillaient. Le jour où l'entreprise ferme, tout s'effondre. On reste chez soi, confiné dans sa petite cage à lapins."

"Nous sommes 80 millions d'Allemands, a dit un Allemand de l'Ouest. Il nous faut comprendre l'inquiétude de nos voisins. Pour nous, la grande tâche est de réaliser dans les faits l'unité allemande qui, pour le moment,

n'existe que sur le papier. Par exemple, les Allemands de l'ex-RDA ne sont par exemple pas conscients de la réconciliation qui s'est faite entre les Français et nous."

Tournée vers le monde

Enfin, dernier trait majeur de ces échanges, le souci d'une Europe tournée vers le monde et non repliée sur elle-même. Souci magistralement traduit dans la pratique par des agriculteurs mosellans dont le but n'est rien moins que de "nourrir l'humanité".

"J'ai perdu ma mentalité de félin qui aime trouver des débouchés extérieurs mais

qui n'aime pas qu'on empiète sur son territoire," a dit l'un d'eux. Malgré une vive inquiétude quant à l'avenir de leur profession, suite aux mesures préconisées par le GATT, ils ont parlé avec passion de leurs initiatives en faveur d'agriculteurs de pays aussi lointains que la Tunisie ou la Colombie.

Aller voir sur place, nouer des relations, porter ensemble les problèmes, s'encourager mutuellement, partager ses expériences, découvrir par exemple le découragement de collègues polonais et chercher avec eux ce qui peut être fait, la démarche semblait simple et pourtant tellement essentielle. Chacun s'est senti interpellé et invité à chercher ce qu'il pouvait faire dans son propre domaine. "L'important, comme l'a dit un jeune responsable syndical lorrain, c'est d'essayer de rendre les gens acteurs, de les amener à penser, à agir et à ne pas se figer dans des certitudes."

FREDERIC CHAVANNE

Six enfants dont trois trisomiques adoptés

LA PASSION D'UN COUPLE

Xavier et Catherine Lechevalier habitent à Plaisir, dans la banlieue ouest de Paris. Lui a une formation d'électro-technicien, elle d'infirmière. Ils ont six enfants. L'aînée a onze ans, la dernière quelques mois. Ils nous ont accueillis dans leur maison nouvellement agrandie, impeccablement tenue.

Changer: Vous avez aujourd'hui six enfants. Trois sont handicapés. C'est vous, Catherine qui, célibataire, avez adopté un, puis deux, puis trois enfants trisomiques, avant de rencontrer Xavier. Ensemble, vous avez eu les trois suivants. Vous avez manifestement une vocation particulière. Comment en êtes-vous arrivée là?

Catherine: Depuis toute petite, j'ai toujours aimé les enfants. J'ai eu beaucoup de poupées avant de faire du babysitting. Nos voisins savaient très bien comment s'y prendre pour me faire courir chez ma mère et lui demander la permission de prendre un ou deux de leurs enfants chez nous pour le week-end. J'avais dix ou douze ans. Je voulais devenir puéricultrice, ce qui m'a conduit à suivre une formation d'infirmière.

■ Qu'est-ce qui vous a poussée à adopter des handicapés?

Catherine: Ce ne sont pas de grandes idées, ni de grandes décisions. Je travaillais dans une pouponnière à Neuilly, un établissement où l'on accueille des enfants en difficulté. Sylvia est arrivée là. J'ai dû m'occuper d'elle car elle avait un problème.

Je ne sais pas pourquoi, je me sens attirée par les enfants trisomiques. Et puis je ne vois rien de pire qu'un petit bébé qui n'a pas de maman ni de papa. J'ai commencé à sortir Sylvia et je pensais que cela la préparerait au monde extérieur pour le jour où elle serait adoptée. En fait, j'ai découvert que le fait que je m'en sois occupée l'avait privée d'une chance d'être adoptée. Comme il est difficile de trouver des familles disposées à adopter des enfants trisomiques, même si cela commence à se faire⁽¹⁾, la DDASS (Direction départementale de l'action sanitaire et sociale) a estimé que Sylvia avait déjà la chance d'avoir quelqu'un pour la sortir.

J'ai finalement pu l'adopter, mais cela n'a pas été sans mal. J'étais célibataire et trop jeune puisque j'avais vingt-trois ans. J'ai dû commencer par un statut de parrainage parce qu'on ne peut pas adopter d'enfant avant l'âge de trente ans.

■ Ne craigniez-vous pas de ne jamais vous marier si vous adoptiez un enfant handicapé?

Catherine: On me l'a tellement répété que je ne pouvais pas ne pas y penser. C'est vrai qu'à vingt-trois ans, on peut se poser des questions. Mais les enfants, pour moi, venaient en premier. Je m'étais toujours dit que si je n'étais pas mariée à trente ans, j'en adopterais.

J'avais une collègue qui avait la trentaine, qui n'était pas mariée et qui vivait très mal sa situation. Quand j'ai voulu adopter Sylvia, elle m'a dit: "Tu

gâches ton bonheur, tu ne te marieras jamais, tu ne seras jamais heureuse." Je me suis dit: s'il en est ainsi, je préfère être heureuse autrement. D'abord, je ne pensais pas que Sylvia pouvait gâcher ma vie. Ensuite, il y a des tas de célibataires qui vivent des vies extraordinaires. Je préférerais être heureuse tout de suite que d'attendre un hypothétique bonheur pendant dix ans. Sa remarque m'a donc plutôt déterminée à adopter Sylvia.

■ Et pour les deux suivants?

Catherine: Je savais que si je cheminais vers l'adoption, il faudrait que j'en adopte deux, pour que le premier ne soit pas seul avec moi. Je me suis bien sûr demandée si je pouvais assumer deux enfants, étant seule et ayant à travailler. Je pensais attendre quatre



(1) Une oeuvre privée se bat depuis 1975 pour l'adoption d'enfants handicapés. Elle en a déjà fait adopter 1157, dont 250 trisomiques.



Xavier et Catherine avec leurs enfants: Sylvia, Marie, Christophe, Benoît, Pierrick et Alice.



ans avant d'adopter un second enfant mais Marie est arrivée plus vite. Pour chaque adoption, je me suis posé beaucoup de questions et il a fallu que je me batte pour les obtenir.

Cependant, à chaque fois, je suis tombée sur une personne - une, pas deux - qui était cent pour cent de mon côté et qui essayait de convaincre les autres. Je pense notamment à une inspectrice de la DDASS, très ouverte, qui cherchait à comprendre la situation et à faire au mieux pour les enfants. Une personne vraiment extraordinaire.

Quant à Christophe, il avait déjà huit mois lorsque je l'ai adopté. Plus un enfant handicapé est âgé, moins il a de chances d'être adopté. Lui aussi avait quelque chose qui m'a attiré. J'ai carrément pris l'enfant chez moi, car dans l'établissement où il était, les sorties étaient très peu contrôlées, pas du tout assez à mon avis. Ensuite, j'ai signalé que j'avais l'enfant chez moi et que je demandais son adoption. Cela a dû créer un grand branle-bas, les DDASS prenant contact entre elles, disant: "On connaît cette jeune femme, il faut se méfier, elle est folle!" J'ai dû trouver le moyen de faire pression sur elles pour arracher l'adoption.

Quelle ténacité!

Catherine: En même temps, depuis que je me suis lancée dans cette aventure, beaucoup de portes se sont ouvertes. Par exemple, j'ai voulu mettre Sylvia dans une crèche et vous savez combien il est difficile d'y trouver une place. On affirme même qu'il faut faire une demande dès que l'enfant a été conçu. J'ai téléphoné à une crèche de Boulogne pour savoir si Sylvia avait une chance d'y être acceptée étant donné son handicap. ça ne semblait pas être un obstacle. En fait, une place venant justement de se libérer à ce moment-là, on me l'a prise en priorité parce qu'elle était handicapée, parce que je l'avais adoptée et que j'étais célibataire.

Depuis peu, les deux aînées passent la semaine dans des établissements spécialisés et nous reviennent deux week-ends par mois et pendant les vacances scolaires. Christophe y est,

lui, depuis deux ans, car il est un cas un peu plus difficile.

J'ai trouvé un établissement vraiment très bien. Les éducateurs ont un but pour l'enfant, avec du scolaire, beaucoup de chant et beaucoup de musique. Pour que l'être intérieur se construise, il faut que l'environnement soit beau et calme. C'est vraiment une philosophie.

Et vous, Xavier, comment avez-vous atterri là-dedans?

Xavier: Je suis d'une famille catholique traditionnelle et j'ai cherché à un moment donné à m'engager. Pendant dix ans, j'ai fait des pèlerinages à Lourdes comme accompagnateur de handicapés. Une rencontre fortuite m'a mis en contact avec les communautés "Foi et Lumière", un mouvement catholique qui organise des réunions de handicapés et de leurs amis. C'est dans l'une de ces rencontres que nous nous sommes connus.

Qu'est-ce qui vous a poussé vers les handicapés?

Xavier: J'avais envie de voir autre chose. La prière, c'est très bien, mais on finit par ne plus rien y comprendre si on ne fait rien de concret à côté. J'ai été attiré par ces gens qui sont bien différents de nous et avec les-

quels il n'est pas facile de communiquer. En un premier temps, on est impressionné. On n'ose pas les aborder par peur de se trouver dans l'embaras. Pourtant, leur désir à eux, c'est justement de communiquer.

Epouser Catherine, c'était tout de même vous lier pour la vie à trois enfants handicapés!

Xavier: Oui. C'est la première fois de ma vie que je me suis senti poussé, malgré moi. Je n'ai pas vraiment raisoné. Les trois premières années, je dois le dire, ont été vécues à toute allure. Moi qui avais mené jusque-là une vie de célibataire tranquille, je me retrouvais tout à coup chef de famille nombreuse.

Catherine: Chaque fois qu'un enfant est arrivé, c'était la panique à bord. Il prenait tout notre temps, on n'avait l'impression de ne s'occuper que de lui sans plus avoir le temps de bien s'occuper des autres. Ça me démoralisait chaque fois et je me demandais si je n'avais pas fait un pas de trop. Il faut dire que ma mère nous aide beaucoup. Mais si on n'a pas de but devant soi, si on ne cherche qu'à vivre tranquillement, la vie ne serait pas intéressante. ♦

Propos recueillis par
FREDERIC ET NATHALIE CHAVANNE

METIERS DE VOCATION (suite de la page 6)

sur la coordination extrasyndicale et le campement devant le ministère alors même que des négociations étaient menées avec les syndicats.

Qu'en est-il de l'attitude du public? En ce qui concerne les infirmières, l'opinion, d'une manière générale, a soutenu leurs revendications. Marie-Colette Coudry estime cependant que les comportements individuels ont besoin de changer. *"Le médecin, on l'attendra toute la matinée; l'infirmière, on se plaindra si elle a un quart d'heure de retard. Et souvent, elle doit en plus déboucher le lavabo et changer les ampoules! Mais il faut reconnaître que l'infirmière, pour beaucoup de personnes âgées, est "la personne qui passe". Elle est aussi la*

passerelle avec le médecin et le tapon avec la famille."

Le mot "vocation" est-il donc à exclure du vocabulaire social? Il faut sans doute le réserver à ceux qui, d'emblée et en toute connaissance de cause, ont choisi la voie du désintéressement et sont prêts à en assumer les conséquences. Mais deux autres notions ressortent des entretiens: passion et esprit de service. Elles n'impliquent pas, de la part des autres, de commisération particulière. Elles ne devraient pas exposer à l'exploitation. Mais, sous peine de suicide collectif, elles valent pour toutes les professions. ♦

JEAN-JACQUES ODIER

Un homme face à ses penchants

VICTIME OU VAINQUEUR

Nous reproduisons ce-dessous un témoignage anonyme paru dans un périodique américain.

Par nature, je suis homosexuel. Je me sens davantage attiré par les jeunes hommes que par les femmes. Je ne sais pourquoi il en est ainsi mais je ne peux pas plus choisir mes attirances que je n'ai pu choisir la couleur de ma peau. J'ai été modelé ainsi par ma naissance et par ce que j'ai vécu dans mon enfance.

Pourtant, je n'ai jamais voulu vivre en homosexuel. Instinctivement, je sentais que ce serait une déviation qui me conduirait à une impasse. J'ai été tourmenté pendant mon adolescence par le fait que ma nature me poussait dans une direction tandis que quelque chose de plus élevé en moi m'indiquait une autre voie. Je maudissais le ciel et me sentais victime d'une injustice.

Un choix

Dieu aurait pu me fabriquer autrement, mais il ne l'a pas fait. Cependant, j'ai découvert qu'en acceptant chaque jour le pouvoir de la croix du Christ, je pouvais me libérer de mes penchants homosexuels et vivre une vie normale au sein de la société. Je me suis rendu compte qu'en choisissant de vivre ainsi, j'avais quelque chose de valable à apporter à chacun de ceux que je rencontre.

C'est à l'âge de vingt-deux ans que j'ai découvert le Réarmement moral. J'ai été captivé par l'idée que Dieu avait un plan précis pour ma vie, un plan qui comportait un choix: je pouvais soit me laisser posséder par mes désirs et ma sensualité, soit suivre librement le plan de Dieu pour ma vie. Cela impliquait de me mobiliser pour faire évoluer la société vers plus de décence, de justice et d'intégrité et vers un plus grand épanouissement de chacun. J'ai découvert de surcroît que Dieu utilise pour cela tout ce qu'il a mis en nous, nos qualités, nos expériences, nos sentiments, nos échecs, pour que d'autres personnes aient à leur tour envie de changer leur vie.

Je ne pouvais me dérober à ce choix et je décidai aussitôt de réparer, autant que je le pouvais, tout ce qui avait été égoïste et malhonnête dans ma vie passée. Je décidai aussi de commencer chaque journée par un moment de réflexion en silence pour chercher ce que Dieu attendait de moi.

Quand j'ai atteint la trentaine, j'ai complètement perdu mon chemin. Mon travail me laissait vide et insatisfait, mais je ne savais comment en sortir. C'est dans cet état de profonde frustration que je me suis attaché à un jeune homme qui travaillait pour moi. J'étais pourtant déterminé à ne pas retomber. Mais les conflits quotidiens ajoutés au stress m'ont conduit à une dépression nerveuse. Il est difficile d'imaginer situation plus douloureuse et désespérée. J'ai pu comprendre ceux qui traversent de grandes souffrances, notamment ceux qui sont tentés par le suicide. Je pensais que je ne pourrais plus jamais être utile ni aux hommes ni à Dieu.

Quand je regarde en arrière, je me dis que j'aurais dû donner ma démission ou demander ma mutation. Mais j'étais habité par des mobiles mélangés: la détermination de traverser l'épreuve et de remporter une victoire, la fascination du papillon de nuit pour la flamme de la bougie qui va le détruire et une sorte d'autoflagellation. J'étais déjà allé bien loin sans trouver la satisfaction que je recherchais.

J'ai passé dix semaines à l'hôpital et suis resté un an sans travailler. J'ai même dû subir des traitements par électrochocs. Mon médecin, un homme étonnant et compatissant, venait à mon secours avec patience et tact, m'encourageait et me promettait que je finirais par aller mieux un jour. Quand l'angoisse s'est calmée, il s'est soucié de ce que je ferais une fois sorti de l'hôpital et m'a fait la proposition suivante: on pourrait s'organiser de façon à ce que je puisse rencontrer un homme dans un hôtel une ou deux fois par semaine. Personne n'aurait besoin de le savoir et je pourrais retrouver ma place au travail comme parmi les miens.

Bien qu'encore très malade et découragé quant à mon avenir, je rejetai d'emblée sa proposition. Il n'y

avait pas d'issue de ce côté-là et je savais tout au fond de moi qu'il me fallait trouver une autre façon de vivre.

Visiblement déçu, il s'est incliné devant ma conviction et m'a fait plus tard une autre suggestion qui, elle, était la bonne: trouver un travail qui tire parti de mes aptitudes et de mon tempérament: le commerce ou l'enseignement.

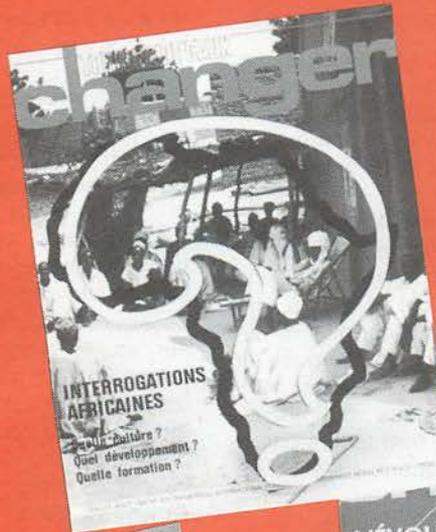
Pleinement accompli

Le moment venu, j'ai été conduit vers le métier d'enseignant qui me permettait de canaliser de façon constructive à la fois mes connaissances et mes élans affectifs. Les portes se sont ouvertes les unes après les autres. J'avais le sentiment d'être sur la bonne route et de m'accomplir pleinement, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps. Stabilisé par le sentiment d'avoir trouvé ma voie, j'ai ouvert mon cœur à l'idée du mariage. Là encore, avec un merveilleux sentiment d'être conduit, j'ai rencontré la personne avec laquelle, le moment venu, je me suis marié.

La vie, avec ses chaos, ses hauts et ses bas, a été riche en aventures et en changements de cap. Ma reconnaissance monte vers Dieu, mais aussi vers le Réarmement moral, vers le médecin qui ne m'a pas imposé ses idées et vers mon épouse, qui m'a accepté avec mes points forts et mes faiblesses et qui m'a rejoint dans l'aventure qui consiste à essayer de vivre selon le plan divin.

Dans la société occidentale d'aujourd'hui, on pense généralement que celui qui a une tendance homosexuelle doit vivre en homosexuel. On ne dit pas qu'une telle personne peut mener une existence satisfaisante en vivant d'une autre manière. Dieu m'a fait la grâce d'un miracle permanent qui est disponible de la même façon pour chacun. C'est une source d'espoir pour les désespérés et cela doit être partagé. Des gens qui trouvent une issue à leur homosexualité et à la prosmicité quelle qu'en soit la forme, ont beaucoup à apporter pour régénérer notre société. ♦

« Changer » se veut l'écho
d'un monde qui se crée
dans le monde d'aujourd'hui



Ses objectifs :

- Mettre en lumière les expériences humaines qui concourent à une transformation profonde des mentalités et des structures de la société.
- Porter le témoignage d'hommes de conviction et de foi.
- Aider les personnes à amorcer en elles le processus du changement.
- Faire connaître les buts, les moyens d'action et les réalisations du Réarmement moral.

ABONNEZ-VOUS, ABONNEZ VOS AMIS

Voir bulletin et tarifs en page 2

PARTICIPEZ A SA PROMOTION AUTOUR DE VOUS